

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 19 juillet 1765

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 19 juillet 1765, 1765-07-19

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 05/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1395>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitM. de Catt me mande qu'il a fait part à Votre Majesté...

RésuméPropositions transmises par de Catt, reconnaissance. Mais sa santé est très affaiblie et l'air [de Postdam] néfaste. Se sent persécuté en France mais très attaché à deux ou trois amis. Espère aller le voir au printemps prochain. Ne peut vivre à Paris sans la pension de Fréd. II. La Destruction des jésuites.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire65.57

Identifiant720

NumPappas624

Présentation

Sous-titre624

Date1765-07-19

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXVII, p. 308-310

Lieu d'expéditionParis

DestinataireFrédéric II

Lieu de destinationPotsdam

Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais

Sourceautogr., d.s., « à Paris », 4 p.

Localisation du documentBerlin-Dahlem GSA, BPH, Rep. 47, J 245, f. 5-6

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

5^e juillet 1765

DM

Sir,

M. de Latt me mande qu'il a fait part à Votre Majesté de l'injustice criante que j'éprouve, et à laquelle je n'aurais pas da malendre après tant de longs & de sacrifiés faits à ma patrie. Il ajoute que Votre Majesté lui a chargé de me dire que le place de professeur de l'académie est toujours vacante, et qu'elle attend que je vienne la remplir. Je fais, Sir, tout ce que je dois à mon boutet; cette circonstance présente me le rend plus cher et plus pressante que jamais; mais je prie Votre Majesté de me permettre de lui parler avec franchise, et d'interroger avec elle dans des détails que ma situation rend difficile au moins.

1855 von A. Chastel. —

Berlin, Geheimes Staatsarchiv, BPH, Rep. 47, J 245, ff 5-6

Sire, j'ai 47 ans; ma santé est considérablement altérée et
affaiblie; je ne suis presque plus capable de travail; au dépit même
de mon caractère, qui n'est pas entièrement rebelle, a succédé une infirmité
qui m'interdit toute application; je ne suis plus, pour ce travail
l'autre chagrin, que l'ombre de moi-même, je ne ressens plus avoir
d'autre objet que de vaincre avec le moins de douleur qu'il me sera
possible, le peu de temps restant qui me reste à vivre. Pendant
ce temps que j'ai en le bonheur de faire au service de Votre Majesté,
et donc le souvenir perpétuel de votre présence à mon cœur, j'ai vaincu
à plusieurs reprises la mort que l'air du pays m'a fait contracter; j'en
ai eu la preuve par des accès que je n'avais pas connus jusqu'à là;
des maux de tête anormaux, d'étonnantes et de féroces dans
les jambes, des courbatures, et des douleurs de rhumatisme que
j'attribue à la nature de l'air que je respire, tellement différente
de celle où je suis né. La première mortité de ma vie a été appeler bâti,
crocher, tourmenté; mais je n'espérais vraiment la grande languidité
et l'invalidité? Je fais que j'ai pu faire toutes les précautions à
maudire dans le pays que j'habite; cependant j'essaie aujourd'hui;
et je réussis, sans exemple, semble me les annoncer; mais je n'en suis
plus, depuis être né, laissé tout vivre en paix. J'ai d'ailleurs deux
ou trois amis, dont la société fait toute ma consolation, et qui me

pouvoient le transplanter avec moi ; je fais que je trouverai votre Majesté, mais qui me répondra que je ne lui survivrai pas, alors qu'après tout voilà ? Car Elle doit être bien persuadée que si j'allais établir dans les Etats, ce serait uniquement pour Elle, known your y occuper une place dont je doute que je sois capable, & pour y joindre d'une fortune à laquelle je n'ai jamais aspiré. Je n'ai menagé avec le plus grand soin ce qui me reste de force, pour aller encore une fois, l'élancer possible, au printemps prochain, mettre aux pieds de Votre Majesté les sentiments que je lui dirai, et que j'importunerai au sommeau. Sans les biensfaits que j'aurai pas même vivre actuellement à Paris, et je serai obligé de me réfugier à la campagne pour y alléger le boule de l'autel, et pour l'entreprendre en même temps à des charges volontaires, mais indispensables, qui absorbera presque la moitié de mon très petit revenu, & qui m'obligerait à vivre avec la plus grande économie. Si j'avais le malheur de perdre Votre Majesté, je serai obligé d'aller vivre et mourir pauvre dans quelque île blonde ; Bayle, Spinoza une vie et pour l'éternité ainsi, & je ne vaudrai pas mieux que ces deux Philosophes.

Voilà, Sire, les liens qui m'attachent, j'en pourrais dire à ma patrie (car la France refuse de l'être) mais au sol

que j'habite et à l'air que je respire. Votre Majesté a trop d'humilité
et de justice pour ne les pas approuver, et même pour ne pas me bénir.
J'aplaudis - j'encourage votre cause que les hommes qui me persécutent
à l'instar du Roi mon souverain, pour lequel Votre Majesté
connoît mon respect et mon attachement, n'abusez de ma fidélité
et des motifs qui me font rester en France, pour me refuser la justice
qu'il me doit ; mais l'estime de Votre Majesté, & les marques
qu'Elle vaut bien me donner, me donnent au contraire de bons motifs
peut-être ; cette estime est le seul bâton qui me reste, Roi !
Je vous désire le plus de succès.

On m'affirme que Votre Majesté est contente de ce petit ouvrage
sur l'abolition des jésuites ; si Elle avoit quelques critiques à
me faire, j'en profiteroit pour une seconde édition.

J'efuis avec le plus profond respect, et avec une reconnaissance
plus vive que jamais,

Sire

de Votre Majesté

Le très humble Roi

obligé sans finiter

D'Alembert

à Paris le 19 juillet
1765.